

JEAN MACÉ, UN PROFESSEUR, UN PÉDAGOGUE

surnommé le Pestalozzi Français ¹

*« Maxima debetur puero reverentia »
(On doit à l'enfant le plus grand respect)*

Juvenal (Satires XIV)

« Vous ne toucherez jamais avec trop de scrupules à cette chose délicate et sacrée qui est la conscience d'un enfant »

Jules Ferry
(Circulaire aux instituteurs - 17 novembre 1883)

« On n'enseigne pas ce que l'on veut; je dirai même que l'on n'enseigne pas ce que l'on sait ou ce que l'on croit savoir : on n'enseigne et on ne peut enseigner que ce que l'on est ».

Jean Jaurès
« Pour la laïque »

Au **Petit-Château de Beblenheim**, une « *vie nouvelle* » commence pour Macé. De commis-voyageur de la République, il devient, du jour au lendemain, « *professeur de demoiselles* ». Il le demeurera pendant 42 ans, jusqu'à sa mort en 1894. Le pensionnat, qui compte à l'époque une quarantaine d'élèves, (françaises, anglaises, allemandes, russes), a été fondé **par Mademoiselle Verenet** en 1841. Mademoiselle Verenet, fille d'un pharmacien de Montbéliard, était venue à Beblenheim se faire construire un « *nid de repos* », à la suite d'un chagrin intime. Pour la distraire de sa solitude, on lui avait envoyé une petite cousine à élever, puis deux, puis trois. Elle y avait pris goût, sa santé lui était revenue. Le nombre de ses enfants d'adoption s'accroissant, elle avait été obligée de se mettre en règle avec les autorités et avait passé tardivement les examens indispensables.

Dès son arrivée, Macé imagine un magazine manuscrit intitulé « *La Ruche : feuille hebdomadaire du Petit-Château* », dans lequel une « *semainière* » rédige la chronique et où il joue le rédacteur en chef. Macé y met en scène des pièces de théâtre, des saynètes qui font appel à l'histoire, la géographie, les sciences et la morale. Les costumes nécessaires sont fabriqués par les artistes elles-mêmes. Le respect de la vérité historique et le souci de la couleur locale imposent des recherches qui donnent aux élèves une idée de ce qu'est la civilisation, bien mieux que ne le ferait une suite de noms ou de dates. « *Il y a peu d'exercices plus utiles pour développer la mémoire, former la prononciation, et donner de l'aisance aux manières que ces représentations en famille. C'est en même temps un moyen précieux pour donner des leçons qui ne s'oublient pas, leçons de conduite, et même leçons de classe, si l'on veut en prendre la peine²* ».

Pour initier les élèves à leur futur métier de mères ou d'institutrices, Mademoiselle Verenet fait bâtir en 1850 une salle d'asile pour les enfants du village, une préfiguration en quelque sorte de ce que seront les futures écoles annexes rattachées aux Ecoles Normales. Les élèves du Petit-Château y servent d'aides, chacune son jour. Elles sont également initiées au jardinage (chaque élève a son carré de fleurs ou de légumes qu'elle doit entretenir elle-même), à la gestion d'un budget (chaque pensionnaire doit tenir à jour un cahier spécial où sont inscrites recettes et dépenses), au ménage (à tour de rôle, chacune passe deux heures à la lingerie où une maîtresse spéciale leur apprend à repasser, plier, raccommoder le linge), à la charité, la vraie charité, (les élèves ne peuvent pas demander une « *rallonge* » à leurs parents, elles doivent se priver d'un peu de superflu en faveur de ceux qui n'ont pas le nécessaire).

Une élève, Mademoiselle Bentz, qui deviendra plus tard professeur puis directrice du Pensionnat décrira dans ses souvenirs, le Macé du pensionnat de Beblenheim : « *Installé dans son large fauteuil, il adressait quelques questions sur la leçon précédente; puis il se promenait en long et en large sur l'estrade, pour parler plus à son aise, et il ne reprenait son siège que pour lire un extrait, une pièce de vers. Personne n'avait le droit d'écrire pendant la leçon; on devait écouter seulement et Monsieur Macé dictait lui-même les quelques notes qui devaient servir de canevas au résumé à faire. Monsieur Macé corrigeait lui-même les devoirs des deux ou trois meilleures élèves et celui qui était jugé le mieux fait était dicté le soir à toute la classe* ».

Jean Macé enseignait plusieurs heures sans interruption; alors on lui apportait un bouillon en classe : « *Quand on était en hiver, et que la leçon de science était quelque peu aride, l'élève chargée du service soignait particulièrement le bouillon, cuit à point, bien chaud, le bol rempli. Macé le goûtait rapidement et reprenait le cours en se frottant les mains. On épiait ce geste et l'on souriait; l'interrogateur allait être de bonne humeur* ».

Macé raconte l'enseignement dispensé pendant toutes ces années et nous livre ses idées sur les finalités de l'éducation : « *J'improvisai, pour ainsi dire au débotté un cours de sciences, s'en allant un peu la bride sur le cou, et mêlant ensemble la physique et la physiologie, l'astronomie, la géologie et la chimie, le tout saupoudré de ce grain de philosophie, sans lequel la science se digère mal et ne nourrit pas.*

Je visais surtout à déchirer pour mes élèves le voile qui a dérobé si longtemps aux hommes ce que nous connaissons aujourd'hui des grandes lois de la nature, à donner à leurs esprits le pli du raisonnement, et le besoin de voir clair dans ce qui les entourait. La façon dont elles buvaient mes paroles avait de quoi me convaincre que j'étais dans la vraie voie. [...] Vingt-huit ans de pratique n'ont fait que me confirmer dans mon appréciation première de la fonction de l'éducation. Ce qui doit préoccuper avant tout, c'est moins d'obtenir un résultat immédiat de pages récitées couramment et de cahiers bien tenus, que d'éveiller les facultés endormies et d'armer les âmes pour le combat de la vie, c'est moins de bourrer la cervelle que de l'élargir³ ».

Jean Macé a ses « méthodes ». Très souvent, il fait la lecture à ses « demoiselles ». Après avoir choisi un livre et ciblé quelques extraits qu'il lit à haute voix et qu'il commente, il en profite pour donner une leçon de civisme, de morale ou de philosophie. Ainsi, après leur avoir lu « *La case de l'Oncle Tom* », Macé poursuit par cette conclusion, qui est d'une utilité pratique pour de futures maîtresses de maison, et dans le même temps, d'une haute moralité :

« Eh, bien ! plus tard vous aurez, non pas des nègres, mais des serviteurs. Vous aurez autorité, non pas sur l'âme et le corps, mais sur leur travail et leur temps. N'oubliez pas avec eux vos indignations contre l'égoïsme et la dureté de cœur de ceux qui disposent de la vie d'autrui, et si les souffrances, dont vous pourriez être un jour la cause, ne sont rien auprès de celles qui ont été racontées, ne croyez pas qu'on soit moins coupable pour avoir moins de pouvoir. Vous avez trouvé tout simple d'entendre dire que les nègres étaient des hommes comme les blancs; rappelez-vous à l'occasion que les serviteurs ont un corps qui se fatigue comme celui des maîtres, des yeux qui appellent, comme les vôtres, le sommeil quand son heure est venue, un esprit qui demande aussi ses joies et ses délassements, une famille même qui les réclame après vous. Ne jouez jamais avec leur travail et leur temps, sous le prétexte que vous avez payé tout cela. Il y a une chose que nul ne paiera jamais, pas plus la maîtresse de maison de ce pays que le planteur de la Rivière Rouge, c'est la personne humaine qui est la même partout, et que Dieu ne laisse pas vendre, parce que c'est lui qui l'a donnée⁴ ».

En 1880, Macé rédige la préface du « *Mémoire sur la réforme des méthodes* » de Charles Mismar. Il y exprime ses théories en matière de pédagogie : « *Le vrai livre d'école, dit-il, devrait être le territoire de la commune. Que de choses à faire lire là dedans aux enfants, bien plus utiles pour eux, bien plus intéressantes par-dessus le marché que le pronom défini et l'analyse logique. Au lieu d'aller chercher ces choses hors de l'école, on peut très bien les y apporter. Un musée scolaire, ramassé dans les bois et dans les champs, deviendrait un sujet inépuisable de leçons qui pourraient même précéder les exercices du B.A. - BA. Mais, me direz-vous ... voulez-vous donc que l'on commence par la science avec les enfants ? Très certainement. Les faits positifs de la science, l'explication du mystère universel dans lequel ils ont vécu avant d'aller à l'école, c'est juste-là ce qu'ils doivent y trouver, c'est là seulement ce qui fixera sans peine leur attention, c'est cela qu'ils sont aptes à comprendre, et non pas vos abstractions grammaticales qui ne peuvent entrer de plain-pied que dans des cerveaux déjà bien meublés. A toute*

cette science du musée scolaire qui vous épouvante pour eux, j'ajouterais même l'astronomie, la première en date probablement des sciences humaines, car c'est bien le ciel qui aura dû tout d'abord attirer les regards de l'homme quand il aura commencé à étudier ce qu'il voyait. Le soleil et la lune, le jour et la nuit, l'histoire de tous ces points brillants piqués sur la voûte céleste, voilà ce qui mérite d'être raconté aux enfants . Voilà surtout ce qui donnera pour eux de l'attrait à l'école, ce qui élargira le mieux leur horizon, ce qui chassera le plus sûrement de leurs petites têtes les fantômes et les superstitions. Tout cela peut s'enseigner de vive voix sans le secours pour le maître, sans l'embarras pour l'élève de la lettre imprimée. C'est le début naturel de l'éducation intellectuelle des enfants, parce que c'est ainsi, sans un doute possible, qu'aura débuté celle de l'humanité. Il y a une autre éducation qui doit marcher de front avec celle-là [...] c'est l'éducation physique, l'éducation des sens et des muscles, celle qui se fait de même à l'école buissonnière, qui se ferait bien mieux encore, s'il s'y trouvait une direction intelligente, un guide se faisant obéir. [...] Le travail manuel, quand il ne dépasse pas certaines limites, est la joie de l'enfant, son lot de nature par conséquent. A lui donc appartient de droit la plus grande place dans l'éducation première; le travail intellectuel ne doit arriver qu'en seconde ligne, aux heures du repos. C'est tout simplement la récréation renversée. Faites asseoir l'élève sur les bancs de l'école, quand vous l'aurez fatigué dehors. Il s'y tiendra tranquille sans contrainte, écouterait volontiers, apprendra davantage et mieux, en beaucoup moins de temps ».

Jean Macé fait également la recommandation suivante :

« Il ne faut pas que l'abstraction se présente en ennemie : il faut qu'elle entre par une tranchée déjà ouverte⁵ » c'est-à-dire, à la faveur des intuitions, des expériences, qui la préparent et la rendent intelligible. Les premiers calculateurs n'ont pas procédé tout de suite par raisonnement. Ils se sont trouvés face à des problèmes réels qu'ils ont résolu matériellement avant d'être capables de formuler (in abstracto) les règles qu'ils avaient suivies. C'est de la même manière qu'il convient de procéder avec les enfants, y compris pour la grammaire et la géographie. »

Macé choisit une méthode active, inductive et inventive, qui va du fait à l'idée, de l'expérience à la loi, de l'exemple à la règle.

Il donne aussi son opinion sur le niveau idéal des maîtres : *« Il faudrait, pour bien faire, que tout instituteur de village fût une encyclopédie vivante. Pensez que cet homme représente trop souvent presque à lui seul dans la commune tout l'ensemble des connaissances humaines, qu'on n'y apprend guère que ce qu'il sait, et faites le choix de ce qu'il n'aurait pas besoin de savoir⁶ ».*

Lorsque l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne l'oblige à quitter Beblenheim pour **Monthiers**, Macé nous conte une manière originale d'enseigner la géographie : *« C'est une bonne chose pour une maison d'éducation d'avoir devant soi de la place à volonté. J'avais imaginé, dans notre première année d'installation, une leçon de géographie de la France, qui nous a pris bien des jours, mais qui a eu le double mérite d'être à la fois un enseignement très pratique et une excellente occasion d'exercice physique. Sur un morceau de terre de 1000 m² taillé dans un*

coin de la propriété, on avait dessiné, la carte à la main, les rivages de la France et des contrées voisines de l'Atlantique et de la Méditerranée, élevé des chaînes de montagnes, et creusé le lit des mers et des fleuves, en se guidant sur les carrés d'intersection des degrés représentés par des ficelles qui allaient d'un piquet à l'autre, juste à la place déterminée par le calcul de l'espacement des méridiens et des parallèles. Qui voudra en essayer avec des enfants, sur une échelle qui peut être moins grande, les verra jouer avec enthousiasme de la bêche et de la brouette, au grand profit de leur instruction géographique⁷ ».

Le professeur Macé n'a rien oublié des événements de 1848. Il transmet à ses élèves les valeurs d'égalité, de fraternité et de liberté. Dans une lettre à Mademoiselle Verenet, qui l'interroge sur ce qu'il eût été bon de répondre à une élève à propos de liberté :

« Vous avez des musiciennes... On donne souvent chez vous des concerts. Laquelle des vôtres, dites-moi, se sentirait atteinte dans sa liberté, si on lui défendait de jouer en si b un morceau que ses compagnes joueraient en fa # ? Vous répondrez que ce serait peine inutile de le défendre, et que l'idée ne saurait en venir à personne. Très bien, mais si l'idée ne venait pas aux petites filles de manquer de respect aux arbres fruitiers, qui prendrait la peine de leur défendre d'en approcher ? Si elles ne mangeaient jamais trop de gâteaux, pourquoi les leur ôterait-on des mains plutôt qu'à vous, plutôt qu'à moi ? [...] La liberté, c'est l'absence de contrainte, ce n'est pas l'absence de lois. Maintenant, parmi ces lois, il y en a qui sont supérieures à d'autres, comme la loi de santé, par exemple, qui est supérieure à la loi de friandise. La raison nous apprend qu'il faut obéir à la première plutôt qu'à la seconde, et quand c'est notre raison à nous qui parle, cette obéissance a lieu sans contrainte, elle est liberté. D'où il suit que nous sommes nous-mêmes les artisans de notre liberté, et que nous devenons d'autant plus libres que nous sommes plus raisonnables. Et ce qui est vrai des enfants est vrai des hommes, est vrai des peuples. La liberté est un bien qui ne tombe pas du ciel, il sort de nous-mêmes...La liberté ne se donne pas ; elle se mérite ».

Et dans un ultime souci de condenser ses idées, d'en faire la synthèse, d'aller à l'essentiel : *« Celui qui fait métier d'éducateur doit avant toute chose faire entrer dans l'âme de son élève :*

- 1) - l'amour de ce qui est beau, juste et bon et le désir de la perfection.*
- 2) - le besoin de comprendre tout ce qui lui est présenté, de se rendre compte de tout ce qu'il loge dans sa mémoire*
- 3) - la force de volonté qui ploie tout devant le cri du cœur et l'ordre de la raison.*
- 4) - un ressort qui le pousse, une lumière devant les yeux, une arme à la main : avec cela, il peut partir. Amour, intelligence et volonté : qui a cela est un homme.*

Or, pour le donner, il faut l'avoir. Toute la théorie de l'éducation est dans ces trois mots, et c'est pour cela que les méthodes y font si peu de chose. Faire une éducation, c'est donner son âme. On aura beau appeler au secours toutes les méthodes du monde, nul ne pourra jamais donner que l'âme qu'il a⁸ ».

Quels sont les résultats de ce pensionnat et de ce professeur « pas comme les autres » ? En 1871, toute une fournée de candidates se présente à Nancy pour affronter les examens. Tout le Petit-Château est reçu. Bon nombre de jeunes filles éduquées et instruites par Jean Macé et Mademoiselle Verenet deviendront institutrices !

Le plus bel hommage rendu au « *Pestalozzi Français* » sera celui de **Léon Bourgeois**, son successeur à la Présidence de la Ligue : « *Macé était un des plus grands instituteurs français, égal aux maîtres de l'Enseignement Supérieur par la largeur des vues, par l'étendue de l'érudition, et qui en même temps s'est fait le modeste maître d'école des petites filles [...] estimant qu'il n'y avait rien de plus grand que d'incliner un grand esprit au niveau des plus humbles intelligences*⁹ ».

1• Inscription sur sa tombe à Monthiers - Pestalozzi : pédagogue suisse (1746-1827) qui établit une pédagogie fondée sur le travail manuel et sur l'enseignement mutuel et s'intéressa à l'éducation des enfants pauvres.

2• « Théâtre du Petit-Château » - Préface

3• « Jean Macé et l'éducation des filles » - Maurice Bloch

4• Ibid

5• « Philosophie de poche » 1893

6• « Mémoire sur la réforme des Méthodes » - Charles Mismser Préface de Macé

7• « Le pensionnat du Petit-Château de Beblenheim à Monthiers » - 1883

8• Voir la note 2 de ce chapitre

9• Congrès de Bordeaux - 26 septembre 1895

ALBUM